

aujourd'hui ne disposent plus de ce temps long. Ils sont soumis à la dictature de l'instantanéité et contribuent désormais exclusivement à la fabrication d'un « produit » prêt à consommer, et non plus à une œuvre éducative. « Les évolutions

doublée d'un chouïa de sentiment de supériorité. Ils connaissent mal les réalités médiatiques, et ont la caricature facile. Ils leur arrivent de confondre presse « de qualité » et presse « militante ». « Depuis que je travaille pour Alter Echos et que je

Sciences sociales et directeur adjoint de l'Institut de promotion sociale Saint-Laurent (Liège) (6). Il faut élargir le champ de la caméra pour comprendre l'effet systémique des interactions sociales, politiques et communicationnelles. Epictète le disait déjà : « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses mais ce qu'ils en pensent ». Ce qu'ils en pensent, ce qu'ils en disent, ce qu'ils en font, et la manière dont cela s'articule : c'est tout cela qu'il faut changer si l'on veut que le monde reste (ou redevenue) vivable pour le plus grand nombre. □

« Jamais je n'ai vu d'articles sur le thème de "Que se passerait-il si les syndicats disparaissaient ?" » (Antonio Cocciolo, syndicaliste)

sociales, celles du monde du travail, des droits des travailleurs, etc., ne peuvent s'appréhender que sur un temps long. Le temps syndical est un temps long, entrecoupé d'actions – grèves, manifestations – "immédiates". Si les médias ne retiennent que ces dernières, parce qu'elles ont davantage d'impact, on perd le sens en profondeur », ramasse Cocciolo.

Le tissu associatif et les médias : je t'aime moi non plus

Pour être de bon compte, il faut aussi pointer la relation de coopération conflictuelle qu'entretiennent entre eux les médias et les mouvements sociaux. Les associations de terrain actives dans les matières sociales éprouvent souvent une méfiance atavique envers la presse, parfois

peux couvrir les matières sociales, je suis confrontée à des difficultés invraisemblables pour obtenir de l'info, auxquelles je ne m'attendais absolument pas, souligne Martine Vandemeulebroucke. D'abord, ces associations font rarement preuve d'une grande combativité pour faire connaître les réalités dont elles s'occupent. Ensuite, quand un journaliste s'intéresse à leurs actions, elles émettent parfois des exigences – telle celle de relire l'article avant parution ou encore d'être les seuls interlocuteurs contactés dans le cadre de l'article - inacceptables aux yeux de tout journaliste professionnel. » Ainsi, « pour comprendre finement la manière dont les conflits sociaux sont traités dans les médias, on ne peut pas se focaliser sur la seule analyse des contenus des productions médiatiques », observe Gérard Pirotton, docteur en

(1) « Brussels Airlines : une grève civilisée », Béatrice Delvaux, *Le Soir* du 18 mai 2018.

(2) « Pourquoi la grève ne paie plus », par Marc Landré, *Le Figaro* du 18 juillet 2018.

(3) « Syndicats et syndicalisme : perceptions et opinions », Marc Swyngedouw, Koen Abts et Bart Meuleman, *Courrier hebdomadaire du Crisp*, n°2298, 2016.

(4) Propos tenus par Emmanuel Macron le 12 juin dernier, au cours d'une réunion de travail avec ses conseillers, pendant laquelle il s'entraînait pour son discours au 42e Congrès de la Mutualité, le lendemain. Ces mots, diffusés sous la forme d'une vidéo sur Twitter, ont fait le buzz.

(5) « Les acquis sociaux de papa sous pression », Bernard Demonty, *Le Soir* du 24 mai 2014.

(6) « Traitements médiatiques des conflits sociaux. Un cadre pour le penser », *Recherches en communication* n°37.

La démocratie mise en scène

Les médias télévisuels, et les débats qu'ils nous offrent, véhiculent une image tronquée de la société. En quête d'audimat, ils mettent en scène la réalité et fabriquent un monde scénarisé. Et qui nous détourne du sens des choses.

Isabelle Philippon (CSCE)

La démocratie telle qu'elle apparaît au petit écran, telle qu'elle est débattue sur les plateaux de télé au cours d'émissions pourtant réputées « sérieuses », est une mise en scène. Les débats politiques télévisuels – notamment ceux du dimanche midi – ne sont rien d'autre qu'un spectacle, un jeu, un match

de catch arbitré, « modéré » dit-on dans le milieu, par un ou une journaliste garante du rythme, d'une circulation dynamique de la parole. Il ou elle est là pour couper, relancer, rompre le cours des choses dès qu'elles deviennent un peu longues ou complexes, c'est-à-dire avant que le téléspectateur ne puisse ressen-

tir une once d'ennui et être tenté de zapper sur la chaîne concurrente. La dimension antagoniste prend le pas sur le contenu, et c'est ainsi que « la parole se calque sur le format imposé par la scénarisation », comme le relève Jean-Marie Piemme, écrivain de théâtre et de fiction, dramaturge, professeur de théâtre et de dramaturgie

Pour Jean-Marie Piemme, la télé a contaminé les autres médias. Et nous contraint à l'insignifiance.



⇒ à l'Insas, et par ailleurs fin observateur des mœurs télévisuelles (1). « La flèche doit atteindre son but, et le but, ce n'est pas le fond, mais la qualité du spectacle », ramasse-t-il. Ainsi, lorsqu'une problématique sociale complexe est débattue à l'écran, ce n'est pas la clarté des enjeux qui va déterminer le degré de qualité du débat, mais le sens de la répartie, de la formule. « Si vous avez sur le plateau un panzer qui vient asséner ses petites phrases, le journaliste sera content. La télé, c'est du spectacle, et l'info, du divertissement. Nous courons vers l'insignifiance. »

Un océan d'insignifiance

Lorsqu'on lui objecte que, quand même, il existe des émissions intelligentes, et des journalistes consciencieux, responsables et pédagogues, Piemme rétorque, décidément désabusé, que : « Oui, il surnage quelques journalistes qui ne sont pas des saltimbanques, et qui campent sur de petits îlots de signification, disséminés dans un océan d'insignifiance. » Il concède cependant que « la radio est plus diverse que la télé » et qu'il y a, notamment

« Il surnage quelques journalistes qui ne sont pas des saltimbanques, et qui campent sur de petits îlots de signification. »

à France Culture, « de la place pour discuter ». Des « discussions » qui se déroulent alors, le plus souvent, en dehors des heures de grande écoute, et assument d'avoir un public assez restreint. « La richesse et la diversité du vocabulaire utilisé dans les médias

sont inversement proportionnelles à l'audience que l'on vise, note Piemme. Plus la cible est large, au plus le stock de mots utilisé est restreint. Plus l'émission assume d'être confidentielle, plus ce stock s'enrichit. » D'où son amour du théâtre et de

« son audience minuscule » : « Une chose mal faite vue par tout le monde reste une chose mal faite. Une chose bien faite vue par un petit nombre reste une petite chose bien faite ». Et sa méfiance

« Il faudrait pouvoir filmer quelqu'un qui mange mal pendant des années, et assister à sa dégradation progressive. »

envers ce même théâtre lorsqu'il vise l'audience, l'abondance : « Un théâtre est dangereusement médiatique quand il produit beaucoup pour beaucoup sans autre raison que de produire beaucoup pour beaucoup », lit-on dans ses « Prises de position » (2).

Le chômeur qui mange son chien

Mais revenons-en à la presse audiovisuelle : comment explique-t-il que des sujets tels la pauvreté et l'exclusion y trouvent si peu de place ? « Ces sujets-là, on ne les traite qu'au travers de témoignages ou d'images pathétiques, qui vont marquer les esprits, pendant un – tout – petit moment, avant de passer à autre chose. Ce faisant, de nouveau, on privilégie le spectacle au détriment du fond, on se dispense d'une réflexion à long terme. » Et le temps, justement, est une dimension essentielle pour rendre compte des injustices sociales : « Il faudrait pouvoir filmer quelqu'un qui mange mal pendant des années, et assister à sa dégradation progressive. Mais cette lenteur des choses n'est pas compatible avec le temps télévisuel. La société est divisée entre les immobiles et les gens en mouvement. Les médias font évidemment partie du monde en mouvement, aux prises au changement constant, à une course en avant, à l'impérialité de faire du neuf

en permanence et, si possible, avant les concurrents. »

La dictature de la vitesse, et aussi de la nouveauté : pour Jean-Marie Piemme, ces deux ingrédients dénaturent le visage du monde vu à la télé, et interdit au média télévisuel de faire œuvre pédagogique en rendant compte du social : « Celui qui traverse des difficultés de vie récurrentes, quotidiennes n'a pas droit de cité : ce n'est pas une bonne info. Les médias cherchent en permanence l'extraordinaire dans l'ordinaire. Le chômeur qui mangerait son chien, lui, ferait un bon sujet. »

Les certitudes, ça rassure

On imagine donc que ce citoyen engagé, cet homme de théâtre exigeant

et inspiré affectionne un théâtre lui aussi engagé, le « théâtre-action ». Ce serait sous-estimer la complexité du bonhomme, sa méfiance envers toute parole d'Évangile. « Le théâtre pose un regard sur la réalité ; il n'est pas le réel, et ne doit pas non plus "prêcher" sur ce réel. Depuis ses origines, dans l'Antiquité grecque, le théâtre montre les rapports de forces qui traversent le monde, sans pour autant prêcher la bonne parole ni trouver des solutions. Ils montrent les relations complexes entre les vivants, ainsi que les relations parfois tumultueuses entre les âmes et les corps.

Du théâtre-action, il aime la générosité mais conteste la créativité : « Il tourne le plus souvent au message simple, à la chose connue, attendue. Il ne fouille pas la réalité mais l'épale. Fouiller la réalité, c'est mettre le doigt sur des contradictions insolubles. Le théâtre engagé n'aime pas ces contradictions indépassables ; il lui préfère les certitudes. Les certitudes, ça rassure, mais elles tapent rarement dans le mille. » □

(1) Il est l'auteur, notamment, de *Bruxelles, printemps noir*, *Les Pâtisseries*, *Jour radieux* et *Le blond, la blonde et la blondinette*. Il a également écrit un ouvrage sur la communication télévisuelles : *La télévision comme on la parle*, Labor, 1978.

(2) <https://www.jeanmariepiemme.be/non-fiction/prises-de-position/>